



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

C'EST une chose charmante qu'une table ronde au milieu d'un grand salon de campagne, surtout quand cette table est entourée de jolies femmes, de jeunes filles souriant, jasant et travaillant ensemble. On montre, on discute, on compare les ouvrages, car les ouvrages ont aussi leur mode; depuis le parfilage, que dans les cercles de la cour de Louis XIV on exploitait aux dépens des ornemens des habits des seigneurs, jusqu'aux imaginations des peintures chinoises pour lesquelles nous voyons les plus gracieuses petites mains découper des chiffons de mille nuances. Parcourons donc d'un coup-d'œil cette table sur laquelle sont épars tous les travaux du jour, et jugeons la mode dans sa plus légère et sa plus utile industrie.

Ici, c'est une femme qui décalque, sur des boîtes de bois indigène,

les plus jolis petits dessins échappés au crayon de Johannot et de Gavarni, car ces charmans modèles sont ceux que l'on veut partout : au fond des corbeilles, sur les écrans d'une cheminée, dessus un coffre à ceintures, et même au centre et tout autour de ces petites tables de fantaisie que l'on place dans tous les angles et qui sont justement assez grandes pour recevoir un mouchoir ou un livre.

Là, une jeune personne marque en petits points de soie rouge une racine de corail qui serpente sur un ruban d'un léger treillage blanc ; c'est ainsi que l'on fait les bretelles aujourd'hui. Les femmes y brodent, y nuancent des fleurs, les hommes les acceptent, et sur la poitrine d'un diplomate, sur celle d'un poète du plus sombre génie, vous trouverez une guirlande d'œillets, une chaîne de roses, et des bretelles qui offriront toutes les recherches d'une ceinture de femme.

Puis vous voyez des pantoufles de divers genres, car les pantoufles sont toujours en vogue. On en fait pour son frère, pour son ami, pour les pieds délicats d'une jeune mariée ; on voit même des pantoufles dans une corbeille de noces, mais celles-là sont en tapisserie fond blanc, lilas ou vert, avec des dessins d'or ou d'argent. Celles que l'on voit confectionner par nos travailleuses de salons et de boudoirs, se font en *petits points* à palmes cachemire, ou ce sont des peaux très-fines, couleur hanneton, sur lesquelles on peint en or des dessins très-riches. Sur de tout petits métiers en bois de rose et d'ébène, ornés de pointes d'acier ou d'incrustations, et si gracieusement montés qu'ils ressemblent à des bijoux, sont tendues des formes de pantoufles en gros de Tours que l'on brode au crochet en soie nuancée. Une très-jolie paire ainsi préparée avait pour dessin un filet vert, courant en vermicelle et s'entremêlant dans un filet d'or.

Un autre ouvrage fort amusant, et qui se termine très-vite, est la paille ronde, tressée avec des petites comètes de rubans satinés fort étroits. Un moule de carton autour duquel on dispose ses matériaux, leur donne toutes les formes qu'on désire ; c'est ainsi que l'on fait des corbeilles, des paniers, des porte-lettres, etc. ; on entrelace la paille en passant alternativement devant l'un des brins, et derrière l'autre, la comète. Lorsqu'on est arrivé au haut de la forme, on égalise tous les bouts de paille que l'on arrête sous un petit ornement de ruban. On forme les anses également avec des nœuds ou des tresses de ruban. L'intérieur de ce petit objet peut se doubler en moire ; le fond est souvent en carton peint.



Enfin, un autre travail très-répandu sont les tricots et étoffes brodées que l'on emploie pour mitaines. Ceci est tout-à-fait de fantaisie et se fait dans tous les genres. Les plus distingués sont en filets noirs ou bruns que l'on brode en soie comme les coins des plus beaux bas.

— Beaucoup de femmes riches et élégantes sont aux eaux dans ce moment. Là, on ne doit voir que de jolis négligés. Beaucoup d'organdi, de batiste, de valenciennes. Aussi les couturières les plus renommées, telles que Victorine, Palmyre, Huchez, etc., n'expédient-elles de ces côtés que des toilettes tout-à-fait particulières. Pour les sorties de bains et les promenades du soir, ce sont force pelisses en foulards; pour robes de chambre moins légères, des chalys unis doublés de Florence, ou des mousselines de laine à dessins perses ou gothiques, doublées également en soie; une pélerine, ou plutôt un très-grand collet dans le genre de ceux des manteaux, distingue ces robes tout-à-fait négligées et qui ne doivent admettre aucune prétention pour la taille.

— Plus les bonnets dessinent la forme de la tête et plus il sont jolis. On en fait qui vont ainsi parfaitement, étant composés alternativement d'une bande de batiste à petites coulisses et d'un entre-deux de dentelle; autour, deux au trois rangées de tulle ou dentelle potelée, ayant tout-à-fait l'aspect de bonnets d'enfants, et encadrant la figure comme dans une auréole. Les femmes qui trouvent quelque chose de trop *plat* dans cette forme, placent au sommet de la tête un nœud formé par une bande de batiste ou de tulle brodé, et d'où partent les brides qui viennent nouer sous le menton.

— Le succès qu'a obtenu M^{lle} Mars dans le rôle de Clotilde, qui continue à attirer la foule aux Français, a mis à la mode les fleurs de marguerite. On en voit beaucoup sur les chapeaux; elles sont blanches ou jaune-soufre, à calice brun. On divise leurs branches, qui retombent sous la passe du chapeau, ou s'entremêlent dans les coques du nœud. Du reste les fleurs que M^{lle} Mars place dans ses cheveux, lorsqu'elle joue *Clotilde*, sont naturelles, et fanées à la fin de la pièce.

— Il n'y a jusqu'ici aucun changement dans la forme des robes. Les premières douillettes décideront des coupes des modes d'hiver; mais il paraît certain que les manches larges et étroites ne subiront pas de variation.

Un Jeu de la Nature.

(Suite.)

A peine Édouard achevait ces mots, que Boadine parut, s'empara du bras d'Anatole, et l'entraîna vers la fontaine où elle l'avait aperçu la première fois.

Elle avait cette fois moins de vivacité dans le maintien, et sa marche, ordinairement vive et légère, semblait langoureuse et incertaine. Bien que l'on ne vît jamais son visage, il y avait une telle expression dans son attitude et ses mouvemens, qu'on pouvait y deviner toutes ses dispositions. Elle avait l'art de donner de la physionomie à tout ce qui l'environnait, même à sa toilette. Selon qu'elle était gaie ou coquette, elle nattait dans ses longs cheveux noirs des rubans, des perles, des coraux; la ceinture qui retenait sa tunique de gaze était brodée en or ou en pierreries, et ses bras, presque toujours nus, étaient ornés de magnifiques bracelets. Boadine, éloignée des villes et du monde, n'avait point d'usages, ni de modes à consulter. Elle adoptait tout ce qui lui plaisait, lui allait bien, et faisait ressortir les beautés remarquables de sa taille.

Aussi Anatole ne fut-il point long-tems sans observer la rare simplicité de sa toilette. Une simple robe blanche à peine attachée. Point d'ornemens sur son cou, sur ses bras. Ses cheveux nattés et formant couronne sur sa tête. En remarquant cette négligence, cet abandon nouveau, son cœur se serra sans comprendre si c'était de peine ou de plaisir. Il pressentit une situation inconnue.

— Asseyez-vous là, dit-elle lentement, en montrant le bord de la fontaine, car c'est là où je vous ai trouvé, et c'est là où je dois vous quitter.

A ces mots Anatole éprouva un sentiment de remords.

— Ecoutez, continua-t-elle en paraissant faire un effort de courage,

il est des destinées bizarres... tellement bizarres qu'elles doivent rester seules, isolées, en dehors de tout ce qui existe. Il leur est défendu de s'attacher à aucune autre destinée, et pour le faire comprendre, la nature place des stigmates cruels sur ceux qu'elle a ainsi réprouvés.

A cet instant Anatole sentit un froid parcourir ses veines.

— Hé bien ! moi, je suis un de ces êtres de conception surnaturelle, un de ces caprices de douleur qui n'apparaissent sur le monde que pour être rejetés par les hommes, et pour lesquels il n'y a ni terre, ni ciel, ni enfer. On les tue dès leur naissance, mais moi j'ai été oubliée, on m'a laissé vivre.

» On m'a laissé vivre par des calculs de politique, d'intérêts de famille. Mais les projets de l'ambition ont été singulièrement déjoués, et je me suis trouvée seule en possession de tous les biens de mes ancêtres.

» Seule, avec des richesses, des titres, de l'esprit, des sens, une ame, et obligée de venir dans un exil, de m'y cacher et d'y vivre, parce qu'il n'était plus tems de mourir.

» Parce que je ne pouvais pas montrer à la société une créature dépourvue de l'expression qu'elle réclame, m'exposer à souffrir le ridicule en me cachant, à inspirer l'horreur en me découvrant, obliger les jeunes femmes à détourner la tête, sauver les enfans à mon approche, faire trembler les hommes, comme vous tremblez, Anatole, car vous devinez que je suis un monstre ! »

Et en effet, Anatole tremblait et palpitait comme s'il allait expirer.

« Oh ! ne craignez rien, dit-elle en voyant l'effroi qu'elle lui causait, et se reprochant d'avoir sans doute exagéré sa situation, je ne suis point hideuse. La singularité de mes traits ne leur donne rien d'affreux. On peut me regarder encore. Si j'étais homme, je montrerais peut-être mon visage. C'est parce que je suis femme que je le cache. Et puis c'est que je voulais prévenir peut-être vos généreuses objections. Car je venais, Anatole, vous remercier de votre sacrifice, vous rendre votre parole..... et renoncer à vous. »

Ici ils semblèrent tous deux respirer plus librement.

« Oui, poursuivit-elle tristement, j'ai réfléchi, et arrêté la vie autrement pour nous deux. Je n'ai rien à faire dans le monde, moi, et vous pouvez y trouver toutes les joies. Prenez donc tout ce qui m'est inutile ; ma fortune, mes titres, ces vastes domaines, mes héritages à venir, car je puis tout vous donner, et je me trouverai bien plus riche que

vous encore, si en échange j'emporte la pensée que j'ai pu être quelque chose dans le bonheur de votre avenir, et que je compte un souvenir de pitié et d'intérêt dans votre ame.

» Anatole, j'eus un moment d'extravagante illusion, lorsque je vous proposai ma main sous la bizarre condition de ne jamais exiger que je soulevasse mon voile. J'étais entraînée par une de ces chimères de l'imagination qui vous présente sous l'aspect de la vérité une fantasque vision de bonheur. Élevée et confinée dans cette retraite, privée de tous rapports avec la société, je savais qu'il n'était pour un être tel que moi aucune communication de sentiment ni d'affection à attendre dans la vie; et grâce à ma solitude complète, à mon éloignement de tout, j'étais parvenue à neutraliser mon existence, à ne me compter pour rien. Mais un jour la fatalité déposa un homme à mes pieds. Il était privé de sentiment, et je crus que celui-là, je pouvais le considérer sans danger, laisser battre mon cœur près de son cœur inanimé, soutenir sa tête anéantie; mais il se réveilla dans mes bras, et à cet instant je sentis que j'étais femme.

» Femme, avec tous les troubles d'une imagination qui s'exalte, avec toutes les délicatesses d'une sensibilité répandue sur tous les fibres, et toutes les ardeurs des passions qui fermentent à-la-fois, et des désirs qui dévorent.

» C'était vous, Anatole, qui veniez ainsi de me révéler et la vie et moi même.... Moins cruel eût été pour moi, si votre apparition m'avait donné la mort!... Je compris alors toute l'horreur de mon infortune, et ce soir-là, je n'eus pas le courage de regarder mon visage,

» Puis je crus qu'une ame aimante et dévouée pouvait suffire à une autre ame; je crus que l'habitude de vivre près de moi, vous aurait rendu notre lien possible. Enfin je ne sais dans quel délire je vous offris ma main; vous ne comprîtes pas plus sans doute par quel entraînement vous eûtes la faiblesse de l'accepter.

» Depuis, de plus sages et prudentes réflexions ont changé ma vie. Demain je me retire dans un cloître ignoré du monde entier. Tout ce que je possède deviendra votre propriété; vous penserez quelquefois à moi, et cette idée sera toutes mes félicités, mes consolations, en attendant la mort.

» Mais je ne veux pas quitter la vie sans en avoir un instant au moins connu les plus complètes délices; séparée du monde par un jeu cruel du hasard, pourquoi devrais-je être soumise aux vertus créées

pour celles qui sont admises dans son sein ? quels rapports ai-je avec ses lois, ses mœurs, moi qui n'ai d'harmonie avec rien de ce qui existe ! et quand pour tant d'autres, brillent des jours et des années d'espérance, pourquoi me serait-il refusé un seul instant, une seule nuit de bonheur ?...

» Aussi, Anatole, continua-t-elle avec un accent tendre et entrecoupé, et arrondissant pour ainsi dire autour de lui sa taille svelte et voluptueuse ; aussi, Anatole, je viens te dire que je t'ai choisi pour mon amant, que je suis ta maîtresse ; ta maîtresse qui vient t'offrir tout ce qu'elle possède de jeunesse, de charmes, d'innocence et d'amour ; et te demande pour tenir lieu d'une vie entière, une heure de caresses, d'étreintes de volupté, d'ivresses de cœur, et de paroles d'amour ! »

Et l'ardente Italienne tremblait, et le timbre de sa voix se voilait ; lorsqu'en remettant à Anatole la clé de ses appartemens, elle s'éloigna en lui disant pour derniers mots : « Demain je te quitte, et cette nuit je t'attends. »

Lui, stupéfait d'une scène aussi extraordinaire, eût peut-être dans son étourdissement laissé passer la nuit entière sans bouger de sa place, si un bruit lointain, échappé des lieux par où s'était dirigée Boadine, et qui ressemblait au sifflement d'un serpent ne l'eût fait tressaillir avec effroi, et s'enfuir sans doute avec rapidité s'il n'eût aperçu le joyeux et insouciant Édouard qui venait à sa rencontre.

Alors les deux amis se racontèrent ce qui s'était passé, et d'un commun accord décidèrent qu'il serait indélicat d'accepter la fortune de leur mystérieuse hôtesse au prix de sa cloîtration, que d'ailleurs l'extraordinaire de tout ce qui se passait laissait plus d'un doute sur le résultat de l'aventure. Qu'il était plus sage à eux de reprendre leur chemin ; mais ils convinrent que le rendez-vous de la nuit devait avoir lieu, et qu'Anatole choisirait ce moment pour annoncer son refus et leur départ.

(La suite au Numéro prochain.)

ALBUM.

Au moment de la rentrée des classes, nous recommandons l'institution de M. Guyet de Fernex, ancien professeur de rhétorique au collège de Louis-le-Grand. Cette institution, située rue Saint-Jacques, n° 282, vient de se réunir à celle de feu M. Bary. Elle est sans contredit une des meilleures de Paris. Les minutieuses précautions de salubrité et de régime auxquelles ont été soumis les élèves pendant la durée du choléra, ont permis d'enregistrer un fait unique dans un pareil établissement, c'est que pas un seul enfant n'a été atteint de l'épidémie.

Cette maison se distingue d'ailleurs autant par l'excellence de sa tenue que par la supériorité de ses études.

— La bienveillance unanime avec laquelle tous les journaux littéraires s'empressent de signaler *l'Enfant de Chœur*, ne nous permet pas de passer sous silence ce nouveau roman de M. Amédée de Bast, dont les dernières productions *la Tête Noire*, *la Petite Nièce de Ninon*, et *la Courtisane de Paris*, ont laissé des souvenirs agréables. Notre premier numéro contiendra un extrait ou une analyse de cet ouvrage, qui se recommande à plus d'un titre à la curiosité des lecteurs.

— L'EAU DE NINON DE L'ENCLOS réunit de plus en plus les suffrages du public et des premiers médecins de la capitale. Elle donne la beauté, elle rafraîchit, raffermi la peau, la préserve des rides et des impressions de l'air, de la poussière des bals, des spectacles et des promenades, sans avoir les inconvénients, soit des corps gras, qui bouchent les pores, soit des eaux à odeur forte, qui dessèchent la peau. Parfaite pour les yeux, la barbe, les dents, elle tient l'haleine fraîche. L'usage journalier de cette eau, est un puissant préservatif contre l'air contagieux. Elle se vend toujours au seul dépôt qui était rue du Helder, n° 9, et qui est maintenant, même rue du Helder, n° 1, au coin du boulevard, chez M^r Sellier-Meslin, à la *Mère-de-Famille*. Un Prospectus accompagne chaque bouteille, dont l'étiquette porte les lettres initiales du propriétaire : F. R. D. L. On fait des envois dans les départemens et à l'étranger. Les demandes franco.

A ce Numéro est jointe la planche 922.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre. Paris, 9 fr.—Départemens, 9 fr. 50, Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

— On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés franc de port.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
Chapeau en Noire des M^{mes} de Mme Aubert rue Ménard, Redingote en satin, fuscin de
M^{lle} Duplessis rue Villeneuve N^o 29.